

PALENQUE DE SAN BASILIO :
DE LA RÉSILIENCE À L'INVERSION DU STIGMATE

Nina ROMEYER-DHERBEY

Université de Tours

Mots-clefs : Palenque, stigmat, recomposition, résistance, tradition.

Résumé : Palenque de San Basilio, petit village du nord de la Colombie, abrite aujourd'hui des Afro-Colombiens descendants des *marrons*, ces esclaves auto-libérés. Si l'Unesco le déclare en 2003 « chef-d'oeuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité », les communautés qui l'habitent témoignent parfaitement de l'héritage du système esclavagiste et de la colonisation, les inégalités sociales et raciales étant omniprésentes en Amérique latine. Ainsi, tant par sa genèse que par ses problématiques actuelles, Palenque de San Basilio met en lumière les questions de marginalisation et de reconnaissance : du désespoir de l'esclave à sa résilience et à la reconstruction, du stigmat à son inversion, de la recomposition à l'affirmation, la lutte pour la survie et la reconnaissance des minorités en Amérique du Sud trouve ici une illustration toute singulière.

Entre le système esclavagiste et la colonisation, les inégalités sociales et raciales sont un héritage très présent en Amérique latine. Dans cette région, nombreuses sont les minorités culturelles qui ont tenté, et tentent toujours, de faire valoir leurs droits ; les habitants de Palenque de San Basilio en sont un exemple.

Parmi les populations marginalisées que l'on retrouve en Amérique latine, il y a les communautés marronnes. De l'espagnol *cimarrón*, qui désigna d'abord le bétail en fuite, « marron » qualifiait, pour les colons, l'esclave fugitif. Dans les nombreuses terminologies existantes pour désigner ces communautés marronnes, on retrouve l'appellation de « palenque » : les esclaves auto-libérés et leurs descendants s'installaient dans des villages fortifiés, entourés de palissades (« palenques »). Palenque de San Basilio est un village du nord de la Colombie, dans la municipalité de Mahates (Bolívar) ; situé dans les montagnes Montes de María, il compte environ 3500 habitants et a été fondé par le « roi africain » Benkos Biohó, un esclave marron né en Guinée-Bissau à la fin du XVI^e siècle et capturé par les esclavagistes pour être vendu à Carthagène pendant la traite négrière. En 1605, après des tentatives d'insurrections et de guérillas contre le gouvernement espagnol, le gouverneur de Carthagène accorde à Biohó et son groupe de marrons une parcelle de terre, qui deviendra plus tard Palenque de San Basilio.

Si de nombreux palenques ont existé, celui de San Basilio est l'un des plus importants : il est aujourd'hui considéré comme un espace culturel unique, l'UNESCO le proclamant en 2005 « chef-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité ».

Mais, habité aujourd'hui par des Afro-Colombiens, descendants d'esclaves auto-libérés, Palenque de Basilio met en lumière, tant dans sa genèse que dans ses problématiques actuelles, les questions de marginalisation, de reconnaissance, d'inégalités sociales ou raciales.

Là où, dans toute l'Amérique, la pression de la colonisation exterme et mène au désespoir les indigènes, le système esclavagiste fait de même, et des mécanismes similaires opèrent dans les deux cas. La démoralisation (perte de l'estime de soi) subie par les Indiens d'Amérique spoliés par les colons blancs se retrouve ainsi chez les populations noires d'Afrique, « importées » et réduites en esclavage. De même, il s'exerce un éclatement des parentèles, une perte des transmissions traditionnelles et culturelles. Ainsi, on retrouve dans le marronnage une forme de résistance active à l'esclavagisme : entre les révoltes et rébellions, les mutineries et le grand marronnage, on constate que les Africains présentaient déjà, dès les premiers temps de l'esclavage, une résistance ; cette dernière, dans la conscience historique des descendants d'esclaves, est de fait d'importance capitale. Le marronnage, en effet, présente cette particularité d'avoir engendré des descendants libres, les communautés marronnes symbolisent ainsi un défi à la suprématie blanche. De fait, comme le note Richard Price, « le nègre marron, souvent élevé en figure mythique, est devenu un emblème identitaire pour de nombreux écrivains, artistes, intellectuels et hommes politiques – le symbole par excellence de la résistance à l'oppression et

du combat pour la liberté »¹. Certaines communautés marronnes, malgré une sévère répression, parvinrent à subsister. Ainsi, pour Palenque de San Basilio, c'est en 1713, un siècle après le traité de paix conclu avec le groupe de Benko Biohó, que les marrons des Montes de María obtiennent « la reconnaissance de leur liberté personnelle, l'autonomie du Palenque de San Miguel Arcángel, renommé Palenque de San Basilio »², sous la protection de l'évêque de Carthagène. Cependant, si cette première reconnaissance marque un tournant dans l'histoire du village, la persécution et la marginalisation des populations marronnes ne s'estompe guère au fil des siècles suivants.

En effet, depuis l'indépendance de la Colombie en 1810, l'État n'a eu de cesse d'éliminer ces communautés, refusant leur autonomie et neutralisant l'effet de contagion sur les autres États. Aujourd'hui, ces modèles d'autonomie politique, dont San Basilio est l'emblème, ont été transformés en curiosités culturelles et attractions touristiques, également isolés, sur le plan géographique, certes, mais surtout politique. Le racisme prédominant en Colombie — et dans le reste de l'Amérique latine — en effet, regarde les traditions africaines et afro-américaines avec mépris. Cependant, la Constitution colombienne de 1991 reconnaît l'existence de la différence ethnique, et accorde des droits spécifiques aux populations afro-colombiennes (« les biens d'usage public, les parcs nationaux, les terres communales des communautés ethniques, les réserves indigènes (*resguardos*) et le patrimoine archéologique de la nation sont inaliénables, imprescriptibles et insaisissables »³), puis l'assemblée parlementaire du Bolívar reconnaît finalement en 2002 Palenque de San Basilio comme zone de coexistence pacifique et territoire ethnoculturel : si les communautés marronnes ont donc des droits spécifiques et que la constitution ouvre un espace à leurs revendications, cela va de pair avec une perte de l'autonomie politique, et l'assignation à la condition de curiosité touristique⁴.

À travers le grand marronnage et la constitution de palenques, les anciens esclaves et leurs descendants semblent s'inscrire dans le processus de « recomposition » — ou « résurgence ethnique ». Fondé sur la résilience, ce phénomène peut déboucher sur une forme de « renaissance » : c'est ce que sont les palenques, des symboles de renaissance de communautés libres. En créant des villages indépendants et en les faisant fonctionner, les marrons ont engendré une recomposition, en donnant naissance à des groupes fonctionnels, se reconstruisant sur de nouvelles bases empruntées à leur passé Africain. Cette réappropriation du passé réside dans la communauté comme principe structurant. Cette communauté, selon Max Weber (*Economie et Société*, 1921), est un ensemble soudé par la mémoire collective, des normes et des valeurs partagées. Ce processus de reconstruction par différenciation se rapporte à la notion de « capital social », défini par D. Anzieu et J.-Y. Martin comme « un ensemble d'éléments en interaction

1 PRICE, 2018 : 4.

2 HELG, 2016 : 68.

3 Constitution Colombienne de 1991.

4 REITER, 2015 : 338.

dynamique organisés en fonction d'un but »⁵.

Comme de nombreuses minorités, les communautés marronnes sont stigmatisées. Selon Goffman, la stigmatisation est un attribut qui « discrédite profondément »⁶. Les personnes ou communautés stigmatisées ont souvent des caractéristiques dévalorisées par les groupes dominants, mais cette stigmatisation peut résulter également de pratiques sociales et culturelles considérées comme inacceptables par la culture dominante. Du stigmatisme dérive le concept d'inversion du stigmatisme, qui permet de comprendre comment des populations décimées, spoliées, humiliées se recomposent pour construire une identité nouvelle. Si ce concept est d'abord utilisé pour désigner les mouvements sociaux des Afro-Américains dans les années 70, il semble transposable aux communautés marronnes d'Amérique latine. Les habitants de Palenque de San Basilio, en effet, ont repris et reprennent aujourd'hui les éléments discriminants négatifs que furent leur africanité, leurs langues et leurs coutumes, pour en faire les piliers d'une identité nouvelle et revendiquée. Cette volonté d'indépendance des communautés marronnes peut se traduire par une ségrégation valorisante, en opposition à l'intégration dévalorisante au groupe dominant⁷, qui aurait été inévitable en abandonnant la lutte pour l'autonomie et la préservation de San Basilio. Cependant, cette importance de l'identité sociale et de sa revendication d'indépendance vis-à-vis du gouvernement colombien « dessert » presque San Basilio : si de groupe-agrégat, on peut considérer que cette communauté est devenue groupe-collection⁸, l'importance culturelle et touristique ayant été reconnue, on remarque que cela semble s'être produit au détriment de l'importance politique et de la valeur symbolique du village. En 2011, avec la *Ley organica de ordenamiento territorial*, le gouvernement colombien a consacré des ressources à Palenque de San Basilio, reconnaissant ainsi sa particularité culturelle, au point que le village n'est finalement perçu aujourd'hui que comme un musée vivant. C'est toute l'ambivalence, d'ailleurs de la reconnaissance de l'UNESCO : la valeur touristique et patrimoniale est mise en avant et sert ainsi à la conservation de San Basilio, mais au détriment de la valeur politique et de l'importance historique de sa constitution.

Malgré l'ambivalence de cette reconnaissance, on remarque plusieurs mécanismes d'affirmation. En effet, de l'identité *imposée* d'esclave, les marrons, dans les premiers temps de cette communauté, sont passés à une identité *revendiquée* : celle d'hommes libres. Au fil du temps, et grâce à leur organisation et leur lutte pour leur affirmation, on peut ainsi noter une inversion du stigmatisme. Comme l'expliquent Marco Martiniello et Patrick Simon, « les groupes minorisés sont confrontés à un dilemme [...] : investir les identités collectives stigmatisées qui leur ont été historiquement assignées pour tenter de les requalifier ou s'en détacher pour produire d'autres identifications »⁹ : les marrons, selon ce processus typique des groupes dévalorisés, ont alors dû requalifier leur identité « discréditée », cette identité d'esclave désormais auto-

5 ANZIEU & MARTIN, 2000 : 39.

6 GOFFMAN, 1963 : 12.

7 AGIER & CARVALHO, 1994 : 112.

8 LEYENS, YZBERT & SCHADRON, 1996 : 66.

9 MARTINIELLO & SIMON, 2005 : 1.

affranchi. On peut donc constater que, sans rechercher l'assimilation au groupe dominant (ou peut-être sans pouvoir l'atteindre), Palenque de San Basilio et ses habitants se sont appropriés, au fil des ans, cette identité stigmatisée, la déqualifiant ainsi dans une tentative que les sciences sociales qualifient d'inversion du stigmat.

Dans cette affirmation de l'identité, la culture joue un rôle prépondérant. Les langues, les croyances, les pratiques, les rituels, les règles de la vie quotidienne sont tout autant de facteurs qui forment cette culture. À Palenque de San Basilio, et chez les communautés marronnes plus généralement, cette notion de culture revêt une importance particulière : les anciens esclaves, déracinés, avaient apporté avec eux leurs cultures et ne les ont pas abandonnées durant l'esclavage, ou pas entièrement, permettant ainsi une résurgence et une transmission de cette culture une fois libres. Les communautés marronnes, ainsi, ont créé un mode de vie qui reprenait — et reprend — des coutumes et traditions africaines, tout en incorporant en même temps de nouvelles coutumes et habitudes. On peut référer ici au concept d'« invention de la tradition », proposé par Éric Hobsbawm et Terence Ranger. Les auteurs désignent par ce concept la manière dont les pays issus de la décomposition de l'Empire colonial britannique, qui n'étaient pas ethniquement homogènes, ont utilisé un ensemble de signes pour asseoir l'authenticité et la cohésion des nouveaux États.

Les communautés marronnes, composées d'individus hétérogènes, issus à l'origine de plusieurs régions d'Afrique, ont suivi ce schéma. Palenque de San Basilio, sa communauté, ses coutumes, illustrent alors parfaitement la définition que donnent Hobsbawm et Ranger des traditions inventées, qui, comment ils l'écrivent, « semblent appartenir à trois types qui se recoupent ». On retrouve ainsi les traditions « qui établissent ou symbolisent la cohésion sociale ou l'appartenance à des groupes, des communautés réelles ou artificielles », celles qui « établissent ou légitiment des institutions, des statuts ou des relations d'autorité », et celles dont « le but principal est la socialisation, l'inculcation des croyances, des systèmes de valeur et des codes de conduite »¹⁰. De fait, les groupes déstructurés formés par les esclaves auto-libérés, puis par leurs descendants, inévitablement relégués à une position subalterne, ont pu trouver leur cohésion grâce à des réminiscences culturelles véritables, mais également empruntées et inventées. Ce processus par lequel des groupes se recomposent et redeviennent sujets de leur histoire en décidant et en choisissant des traits culturels différenciateurs est qualifié d'« ethnogenèse ». C'est un phénomène social de construction et d'adhésion à de nouvelles valeurs, signes, et systèmes différenciateurs, qu'ils soient empruntés à un passé réel ou fantasmé, ou nouvellement inventés. Les premières communautés marronnes venaient de diverses régions d'Afrique (de l'Ouest et Centrale) : elles ne partageaient donc ni *une* langue, ni *une* culture uniformes. De fait, la première tâche des marrons, une fois libres et regroupés, consistait en la création d'une nouvelle culture. Richard Price explique ainsi :

Les chercheurs, notamment en anthropologie, qui ont le mieux étudié la vie marronne contemporaine, semblent être d'accord sur le fait que ces sociétés donnent une sensation étrangement « africaine », mais qu'en même temps, elles paraissent dépourvues de systèmes

10 HOBBSAWM & RANGER, 1983 : 171.

directement transplantés. Malgré le caractère général « africain », aucun *système* social, politique, religieux ou esthétique marron ne peut remonter de manière fiable à une provenance ethnique spécifique africaine. Ils révèlent plutôt une composition hybride, forgée dans les premières rencontres d'individus porteurs de diverses cultures africaines, européennes et amérindiennes dans le cadre déchirant et donc dynamique du Nouveau Monde.¹¹

De fait, les habitants de Palenque de San Basilio constituent un groupe ethnique, que Barth définit comme « une population qui : 1) se perpétue biologiquement dans une large mesure ; 2) a en commun des valeurs culturelles fondamentales, réalisées dans des formes culturelles ayant une unité manifeste ; 3) constitue un espace de communication et d'interaction ; 4) est composée d'un ensemble de membres qui s'identifient et sont identifiés par les autres comme constituant une catégorie que l'on peut distinguer des autres catégories de même ordre »¹². Chez les Palenque de San Basilio, trois points illustrent parfaitement ce processus : les pratiques religieuses, la langue créole et les systèmes de *kuagro*. D'abord, à San Basilio, les esclaves auto-libérés et leurs descendants ont développé leur propre système de croyance : un mélange d'animisme (donc importé d'Afrique) mêlé de christianisme. Les habitants de San Basilio fonctionnent ainsi selon un système spirituel organisé autour des notions de vie et de mort, où des pratiques d'origine africaine, comme le *lumbalú* (rite funéraire d'origine bantou) côtoient des pratiques chrétiennes comme le baptême ou le mariage. Ces pratiques religieuses ont d'ailleurs joué un rôle important dans la liberté des anciens esclaves et de leurs descendants, formant à la fois un refuge spirituel, mais également une protestation contre l'idéologie absolutiste chrétienne. Également, on remarque le développement d'une langue créole. Comme le soulignent Richard Price et Natacha Giafferi, les Africains ayant fondé Palenque de San Basilio se caractérisaient par une « relative homogénéité linguistique »¹³, parlant notamment les langues bantou « et particulièrement le kilongo »¹⁴ : ils ont alors créé le palenquero, une nouvelle langue. D'ailleurs, leurs chants sacrés, selon le linguiste Armin J. Schwegler, ne sont « pas le résultat partiellement décréolisé de chants africains originaux, mais plutôt des créations essentiellement modernes, adossées à une combinaison d'espagnol régional et de palenquero (le créole local), auxquels des mots et des onomatopées africains et pseudo-africains ont été ajoutés »¹⁵. De fait, les habitants de Palenque de San Basilio parlent aujourd'hui le palenquero. Selon l'UNESCO, « la langue palenquero occupe une place centrale dans l'espace culturel de Palenque de San Basilio. C'est la seule langue créole des Amériques à associer une base lexicale espagnole et des caractéristiques grammaticales des langues bantou. Elle constitue ici un facteur vital de cohésion sociale entre les membres de la communauté »¹⁶. Le système de « *kuagro* », également, s'illustre comme une construction typique de cette « nouvelle » culture. Formés à l'époque coloniale comme mécanisme de résistance, les *kuagro* (organisés par groupes d'âge)

11 PRICE, 2018 : 6.

12 BARTH, 1995 : 206.

13 PRICE & GIAFFERI, 2013 : 208.

14 PRICE & GIAFFERI, 2013 : 208.

15 SCHWEGLER, 1996 : 357.

16 Cf. UNESCO.

régissent l'organisation sociale, définissant les droits et les devoirs à Palenque de San Basilio. Ces systèmes, dont on retrouve aujourd'hui des traces en Afrique, semblent ainsi avoir été importés, puis modifiés par les anciens esclaves africains, qui les ont adaptés à leur nouvelle vie sur le continent Américain¹⁷. Sans provenir spécifiquement d'une région d'Afrique, les kuagros sont indéniablement inspirés des systèmes en vigueur à l'époque de la traite négrière. Cependant, ils ont été repensés, modulés pour convenir aux nouvelles cultures, traditions, et organisations des communautés marronnes, et des habitants de Palenque de San Basilio plus spécifiquement. Barth a également montré que les groupes ethniques se maintiennent *via* l'interaction, et plus particulièrement à travers la notion de frontière. C'est par l'interaction que cette notion de frontière, et donc de maintien de la dichotomie, de différence, peut s'affirmer, par le maintien de l'identité ethnique. Précisément, pour Palenque de San Basilio, cette affirmation passe par la non-mixité avec les groupes extérieurs. C'est *dans* l'espace de San Basilio que se joue la préservation de l'identité du groupe.

Ainsi, Palenque de San Basilio apparaît comme un trésor d'histoire et de sciences sociales, en tant que témoin de la résilience, de la reconstruction et de l'affirmation de groupes d'esclaves auto-libérés. Les luttes pour la survie et la reconnaissance des minorités en Amérique du Sud semblent trouver ici une illustration toute singulière. Les communautés marronnes, de leur libération à leur organisation en groupes structurés, sont appréhendées à travers différents concepts intéressants, dont quelques-uns auront été abordés ici : d'abord, la fuite comme symbole de lutte face au désespoir et à la démoralisation induits par l'esclavage. Ensuite, les processus de recomposition, avec la formation des palenques, entraînant une réappropriation du passé, à travers des tentatives d'inversion du stigmat et une invention de la tradition bien effective (langue, système d'organisation de la société). Cependant, les communautés marronnes, à travers l'exemple de Palenque de San Basilio, se trouvent toujours réduites à leur condition de minorité culturelle et stigmatisée. Si la reconnaissance par l'UNESCO de ce patrimoine permet la conservation de San Basilio, il n'en demeure pas loin que cet objet politique, historique et culturel est réduit à sa condition muséale et touristique, toujours confronté au racisme institutionnel et à l'invisibilisation de son intérêt politique.

17 REITER, 2015 : 340.

Bibliographie

- AGIER, Michel & DE CARVALHO, Maria Rosario G. (1994), « Nations, race, culture : les mouvements noirs et indiens au Brésil », *Cahiers des Amériques Latines*, 17, p. 107-124.
- ANZIEU, Didier & MARTIN, Jacques-Yves (1986), *La dynamique des groupes restreints*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HELG, Aline (2016), *Plus jamais esclaves ! de l'insoumission à la révolte, le grand récit d'une émancipation*, Paris, La Découverte.
- GIAFFERI, Natacha & PRICE, Richard (2013), « Créolisation et historicité », *L'Homme*, 208, p. 289-311.
- GOFFMAN, Erving (1963), *Stigma*, Londres, Penguin.
- HOBBSBAWM, Eric & RANGER, Terence (1983). *The Invention of Tradition*, Cambridge, University Press.
- LEYENS, Jacques-Philippe, YZERBYT, Vincent & SCHADRON, Georges (1996), *Stéréotypes et cognition sociale*, Liège, Mardaga.
- MARTINIELLO, Marco & SIMON, Patrick (2005), « Les enjeux de la catégorisation », *Revue européenne des migrations internationales*, 21 (2), p. 718.
- POUTIGNAT, Philippe & STREIFF-FRENART, Jocelyne (2008). *Théories de l'ethnicité. Suivi de : Les groupes ethniques et leurs frontières, par Fredrik Barth*, Paris, PUF.
- PRICE, Richard (2018), « Les marrons et leurs communautés aux Amériques », *Politika*. En ligne : <https://www.politika.io/fr/notice/marrons-leurs-communautés-aux-amériques>
- REITER, Bernd (2015). « Palenque de San Basilio: Citizenship and Republican Traditions of a Maroon Village in Colombia », *Journal of Civil Society*, 11(4), pp. 333-347.
- SCHWEGLER, Armin (1996). *Chi ma nkongo » : Lengua y rito ancestrales en El Palenque de San Basilio (Colombia)*, Frankfurt, Iberoamericana.
- WEBER, Max (1921). *Economie et société - Tome 1 : Les catégories de la sociologie*, Paris, Plon, 1972.